

visagées étaient licites toutes les deux, même la seconde. La tragédie de Wallenstein étant arrivée à son terme, Lamormain reçut du monarque même un rapport circonstancié des faits ; dans la suite, le jésuite adressa à son général un mémoire dans lequel il parle d'une conjuration manifeste du duc de Friedland qui avait tramé l'assassinat du souverain et la ruine de la Maison d'Autriche pour s'emparer lui-même de ses provinces (103). De même que son maître impérial, il avait donc entière foi dans les révélations de Piccolomini qui sont considérées aujourd'hui comme peu dignes de confiance et exagérées (104). Toutefois on ne peut guère juger l'information que Lamormain adressa au général de la Société comme un grave abus de confiance, puisqu'il est naturel que l'ordre du secret ne pût concerner que le temps antérieur à l'exécution de Wallenstein (105).

Pour tirer une conclusion, nous pouvons affirmer que le jésuite luxembourgeois était l'adversaire de Wallenstein toutes les fois qu'il voyait en lui un obstacle à l'entente entre l'empereur et la Ligue ; il combattait sa politique de concessions et se détourna complètement de lui dès qu'il eut gagné la conviction que le général s'était mêlé à des intrigues contre son souverain. Il contribua à la chute de Wallenstein en tant qu'il approuva les patentes du 14 janvier 1634, mais il avait été induit partiellement en erreur par les récits partiels de Piccolomini ; le choix de la seconde mesure ne constitue un grief ni contre l'empereur, ni contre ses conseillers, mais uniquement contre ceux qui l'exécutèrent. Wallenstein était d'abord l'ami des jésuites dont il admirait les capacités d'organisateurs, mais du moins à partir de 1630, il voyait dans les conseillers impériaux membres de la Compagnie, surtout dans Lamormain, les adversaires les plus violents de sa politique religieuse tendant à la paix, à la réconciliation et à l'entente ; même après sa mort, le parti des jésuites et des Espagnols à la cour fut chargé de la responsabilité de sa fin tragique. On peut affirmer que l'opinion publique de l'Europe se partagea en deux camps dont l'un et l'autre tâchait de représenter les faits à sa façon. Aux attaques des protestants, les partisans de Ferdinand répondaient par des apologies dont l'une intitulée *Alberti Fridlandi perduellionis Chaos* fut attribuée à Lamormain qui n'y avait aucune part (106), mais qui était absolument convaincu que Wallenstein tramait une trahison. Dans la suite il exposa dans un rapport sur les fondations faites par Ferdinand en exécution d'un vœu que les intrigues du duc de Friedland étaient devenues évidentes vers la fin de l'année 1634 (107). Il ne comprenait nullement ni la politique de Wallenstein qui tendait à la paix, ni la nécessité des concessions que les catholiques auraient dû faire en vue d'elle, en tenant compte des circonstances du moment.

Le terme de la grande influence exercée par Lamormain à la cour sur les affaires politiques fut marqué par le décès de Ferdinand II. Son fils et successeur Ferdinand III choisit un autre confesseur ; déjà auparavant, le capucin espagnol Quiroga, conseiller de conscience de son épouse, avait fait à plusieurs reprises opposition aux conseils de Lamormain. En contradiction avec le jésuite luxembourgeois, il conseillait la modération à